

INTRODUCTION

par Florence Troin

Ingénieur de recherche CNRS Cartographe
UMR 7324 CITERES, CNRS & Université de Tours
troin@univ-tours.fr

*Le deuxième « Acte » des rencontres de Strasbourg, intitulé *La sémiologie dans tous les sens*, s'est transformé en une « exploration des cinq sens », au fur et à mesure de la découverte d'expérimentations cartographiques toutes plus originales les unes que les autres. On pourrait alors parler de cartographies alternatives (nous sommes loin des cartes topographiques ou des cartes thématiques archi connues), tant leurs auteurs ont un rapport non classique à l'espace (Olmedo, 2012¹). On touche ici au domaine de la cartographie « sensible », ou de la cartographie « du sensible » mais aucune définition claire et non équivoque de ces termes n'existe aujourd'hui. Quelques points de convergence existent néanmoins comme un refus de toute normalisation (choix typographiques aléatoires, échelles pas forcément respectées, support euclidien inutile...) : on ne représente pas un espace de la façon la plus « exacte » possible, mais en se conformant à un vécu, à une expérience du territoire, qui peut, qui doit donc, être très personnelle. Si cette pratique de la « carte sensible » est aujourd'hui assez répandue dans le milieu des artistes (voir les travaux de Mathias Poisson² par exemple), elle intéresse également des paysagistes et des architectes, des designers et des géographes.*

L'exemple le plus significatif de cette session est la communication d'Élise Olmedo qui relate son expérience de cartographie sensible à partir de l'élaboration d'une carte textile retraçant l'espace vécu d'une habitante de la médina de Marrakech (Maroc). Depuis 2010, et dans le but d'analyser le rapport des femmes des quartiers populaires à la ville, Élise a imaginé un nouveau mode de production cartographique, estimant que les outils traditionnels des cartographes ne parvenaient pas à exprimer suffisamment explicitement les rapports sensibles aux espaces. C'est ainsi que sont nées les « cartes textiles de Naïma », véritables objets permettant d'appréhender le vécu des femmes de Sidi Yusf, et dont le caractère artistique en a subjugué plus d'un, d'une part lors de leur présentation dans le cadre de l'exposition *Cartologies* et, d'autre part, au moment où elles circulèrent parmi les participants au colloque (cf. photos).

Cette notion de « traces issues de l'expérience » se retrouve dans le discours de **Lucie Bacon**, qui déplore néanmoins que les nouveaux modes de visualisation interactifs que l'on peut trouver sur le web ne rendent pas suffisamment compte de la condition humaine/inhumaine telle que vécue par les migrants de tous pays voulant se rendre – principalement – en Europe. S'il est un phénomène malheureusement excessivement à la mode aujourd'hui, c'est bien celui de la cartographie des mouvements migratoires, dont Lucie décortique les mises en scène qui convergent toutes vers un même but en trois étapes : 1. la simplification du propos, 2. le

côté erroné du message et 3. une réalité tronquée. Seul moyen de s'y opposer : s'immiscer dans le domaine de la « cartographie radicale » (ou critique, ou citoyenne) afin d'utiliser la carte pour dénoncer les structures invisibles de l'ordre dominant (Lambert, Zanin, 2016)³ dans un premier temps, puis comme élément déclencheur d'une action politique visant à rétablir une certaine vérité.

Pour **Régis Kern** aussi, la recherche de la vérité est un leitmotiv. Dans cette troisième communication, l'auteur, transcripteur-adaptateur de métier, nous éclaire (!) sur la difficulté qu'ont les malvoyants – voire les personnes atteintes de cécité complète – à utiliser l'objet « carte » dans la vie de tous les jours. Pour y remédier, des solutions existent. Celle qui vient à l'esprit en premier est la fabrication de cartes en relief lesquelles, nécessairement, permettent aux non- ou malvoyants d'utiliser l'un des quatre sens à leur disposition : le toucher. Mais l'ouïe peut également être sollicitée, et ce de façon exponentielle depuis l'avènement de l'outil numérique, qui permet d'associer aux cartes des fichiers audio par exemple. Lorsque la vue est encore en partie opérante, la sémiologie fait un retour en force : on généralise les tracés au maximum, on sélectionne les informations, on réfléchit à la meilleure utilisation possible de la variable « couleur ». En somme, grâce à des personnes impliquées comme Régis, il n'est plus impossible, pour les malvoyants, de pénétrer le monde de la cartographie ; celui-ci peut même, à force d'ingéniosité et sur un temps assez court, amoindrir un tant soit peu le handicap.

1 Olmedo, E. 2012, «Cartographier les interstices de la ville», mars 2012, Revue électronique Strabic
2 <http://strabic.fr/Mathias-Poisson-Cartographe-les-interstices-de-la-ville> [consulté le 20/07/2016].
3 Lambert N., Zanin C., 2016, Manuel de cartographie, Paris, Armand Colin, p. 197.

Une autre expérience peut aisément être proposée à nos amateurs de cartes malvoyants : le travail du plasticien Cédric Brandilly, accompagné du compositeur Romain Dubois – qui s'intitule *Architectural SonarWorks* –, présenté à Strasbourg par **Julien Torchin**, parallèlement dans une session du colloque et dans l'exposition *Cartologies*. Il s'agit d'écouter une ville (Rennes, Paris, Londres, New York, etc.), non plus en se focalisant sur les « bruits » habituels que l'on perçoit tous, mais en fonction de sa morphologie, le long d'un transect défini arbitrairement. La partition qui en est issue recrée en musique à la fois la topographie urbaine et les formes du bâti, au gré – principalement – de la hauteur des bâtiments et leur espacement. La « signature sonore » de chaque ville ainsi produite nous interroge alors, yeux ouverts ou fermés, sur l'identité de la ville parcourue.

De Marrakech à Rennes, en passant par les cartes des migrants et celles pour les malvoyants, un bien beau voyage – parfois teinté de mélancolie, voire de tristesse – nous a été proposé dans cet « Acte 2 ». Il aurait pu se poursuivre avec une exploration de la commune de Stains (93), dans laquelle ont déambulé les élèves de **Fabien Pontagnier**, enseignant en histoire-géographie en classe de 6^e, qui a cherché à faire comprendre aux petits Stanois les notions de quartier et de territoire, d'espace proche et d'espace vécu. Pour parvenir à ses fins, il a fait dessiner à sa classe un certain nombre de « cartes mentales », bientôt transformées en « photogrammes » grâce au travail effectué en collaboration avec Anna Rouker, photographe. C'est donc le côté « artistique » qui a été retenu pour cette communication et c'est la raison pour laquelle elle sera plus amplement détaillée dans l'Acte 3.



Photo de gauche : Une « carte » qui questionne et demande à être touchée.

Photo de droite : Une partie des réponses se trouve dans la légende, hiérarchisée et exhaustive. Clichés : N. Lambert, mars 2016.